
Les pratiques de chasse comme affirmations politiques du principe d'autochtonie : dimensions territoriales des luttes cynégétiques

Thèse de doctorat de sociologie et d'anthropologie, sous la co-direction de Jean Copans et de Bernard Kalaora, Université de Picardie-Jules Verne, Amiens, 3 volumes, 910 f°, soutenue le 14 décembre 2007, devant un jury constitué de Dominique Darbon, Jean-Louis Fabiani, Olivier Lazzarotti et Michel Marié (président), mention très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité.

Christophe Baticle



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/1859>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Christophe Baticle, « Les pratiques de chasse comme affirmations politiques du principe d'autochtonie : dimensions territoriales des luttes cynégétiques », *Ruralia* [En ligne], 21 | 2007, mis en ligne le 11 avril 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/1859>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Tous droits réservés

Les pratiques de chasse comme affirmations politiques du principe d'autochtonie : dimensions territoriales des luttes cynégétiques

Thèse de doctorat de sociologie et d'anthropologie, sous la co-direction de Jean Copans et de Bernard Kalaora, Université de Picardie-Jules Verne, Amiens, 3 volumes, 910 f°, soutenue le 14 décembre 2007, devant un jury constitué de Dominique Darbon, Jean-Louis Fabiani, Olivier Lazzarotti et Michel Marié (président), mention très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité.

Christophe Baticle

Natures et cultures : prédation et civilisation

- 1 S'il est des pratiques qui provoquent la polémique, voire l'aversion, la chasse peut prétendre plus que jamais à intégrer les premières places de ce palmarès des conflits sociaux avérés. « Passion » avancée par les uns comme intrinsèquement partie prenante de leur existence, *versus* détestation du côté des plus virulents de leurs contradicteurs, la quête cynégétique laisse peu de monde indifférent, alors qu'il semble bien que ce soit peut-être encore davantage les chasseurs que la chasse elle-même qui fasse l'objet du *casus belli*. Un motif supplémentaire pour valider l'intérêt des sciences sociales quant à cette pratique, qui pose la question de la manière dont nos sociétés sont de plus en plus régulièrement amenées à renégocier ce lancinant débat sur l'administration de la mort à l'égard des animaux, en particulier ceux qui convoquent avec leur évocation un imaginaire du sauvage qui a à voir avec la crise de la modernité.
- 2 En disparaissant peu à peu dans les vapeurs de la mystification, le mirage d'un progrès continu et ascensionnel, perçu au travers du prisme évolutionniste, a laissé libre cours à

une nouvelle utopie : celle d'une « réconciliation » de l'homme et de l'animal, voire d'une refondation du contrat social appliqué à la nature, qui rejetterait cette dichotomie anthropo-centrée, au profit d'un « contrat naturel », dans lequel l'instrumentalisation de la bête ferait place aux « droits de l'animal ». Face à cette sensation d'un avenir prometteur qui s'échappe, l'animal présumé vivre à l'état libre dans la nature se voit investi d'une charge redoublée pour représenter un stade historiquement révolu de l'anthropisation du monde, à un tel point qu'il est en passe de voir son statut juridique évoluer de la *res nullius*, appropriable par tout un chacun moyennant quelques règles, à celui de la *res communis*, relevant du « patrimoine commun de l'humanité ». Autrement dit, il s'est agi dans cette réflexion d'appréhender l'acte de chasse comme partie prenante d'un processus de civilisation plus large, désormais en opposition avec un concurrent qui lui dispute sa suprématie. Face à ces enjeux qui regardent *a minima* l'Europe occidentale, les arpenteurs du finage villageois que sont les chasseurs opposent souvent un bouclier qui porte le blason de la « tradition », sans que celle-ci ait une signification autre qu'une « ligne Maginot » symbolique, quant à cet « art de vivre » qui s'évertue à taire les positions des uns et des autres dans la stratification sociale. Nous avons cherché à passer discrètement derrière ce rideau bien-pensant de la « culture de la nature », sorte de sophisme qui se déduit des slogans syllogistiques : « la chasse, c'est naturel », « la nature est notre culture », tout en creusant la réalité culturelle du rapport au substrat physique que l'on nomme « nature », mais en le replaçant dans les problématiques de l'ici et du maintenant, pour des acteurs sociaux impliqués dans nombre d'autres situations conflictuelles, à commencer par celles du champ professionnel.

Cachez cette mort que je ne saurais voir

- 3 Pour tracer quelques liens très schématiques et donner les lignes de crête qui structurent notre propos, on pourrait résumer en précisant que ce travail vise à interroger les pratiques cynégétiques, en particulier en France et tout spécialement en Picardie, en tant que formes d'expression du rapport à la territorialité. Une territorialité tout autant imaginaire que très concrètement vécue comme à la fois trame et enjeu central des dissensions internes au monde local. En d'autres termes, parce que le « gibier » s'impose à la vue de tout observateur, son rôle d'objet transitionnel disparaît derrière la dimension sanguinolente et mortifère au fondement du geste cynégétique. Ce que chassent les *nemrods* ne se réduit ainsi pas à ce qui remplit la gibecière, mais au-delà c'est le caractère giboyeux lui-même qui sert de révélateur des modes de gestion du terroir, donc de la place qu'y occupent les chasseurs. Paradoxalement, non seulement la densité de fusils n'est pas inversement proportionnelle à la faune recherchée, mais qui plus est la surveillance de tous par tous induit des formes d'auto-limitation, qui témoignent d'une contrainte sociale endogène, faisant de chacun le « viandard » de son voisin. De même, au travers du discours des adeptes de Diane eux-mêmes, l'ambiguïté du rapport à la mort transparait d'autant mieux que le « tableau de chasse » y est tout à la fois totalement central et complètement secondaire. S'agirait-il simplement d'une dénégation formelle à laquelle il ne conviendrait que d'appliquer les grilles de décodage du discours stratégique : réplique défensive face aux détracteurs, ou plus encore logorrhée à usage interne pour la conservation d'une estime de soi devant l'adversité des condamnations sans appel ?

- 4 Ce n'est pas ce chemin déjà très emprunté que nous avons choisi de suivre, mais un escarpement qui ne se perçoit que lorsque l'on se positionne en contrebas de l'objet visible, au centre du petit monde social dans lequel la chasse prend tout son sens. Car au-delà de l'image d'hommes en kaki qui parcourent la plaine et les bois, qui escaladent les collines et gravissent la montagne, se terrent dans les huttes des marécages ou des estuaires, entre nombre d'autres modes de pratique, c'est systématiquement le lien avec cette démarche qui consiste à parcourir les lieux et/ou à les occuper qui est revenu avec force dans nos observations. En vis-à-vis, se posait immédiatement une interrogation lourde de signification quant à la légitimité que chacun se donne à exercer cette captation sur le désormais « patrimoine naturel ». En conséquence directe, la recherche de déterminants sociaux structurellement impliqués dans la propension de certaines régions à orienter vers le port du fusil une part conséquente de leur population masculine, ne débouche pas exclusivement sur les possibilités offertes par les biotopes. Si l'histoire des relations locales à la « nature » se trouve nécessairement impliquée, c'est également le statut du territoire qui est posé comme reconnaissance primordiale, *hic et nunc*, pour les populations les plus en marge des « bénéfiques » de la globalisation. Ce détour par les « traditions » n'enlève ainsi rien aux enjeux très contemporains, qui font qu'en restreignant, même à la marge, les dates de chasse de telle espèce d'anatidés, c'est le pouvoir de décision du cru qui s'estime floué, d'autant plus que l'instance décisionnelle est ressentie comme distante, géographiquement et sociologiquement parlant.
- 5 Au-delà de la fonction d'exutoire social attribué à la chasse, ce « jeu » avec l'espace, qui ne se confond pas avec « un loisir comme un autre » tel qu'on voudrait parfois le présenter, exprime donc encore la manière dont une collectivité territoriale se vit dans un concert de plus en plus mondial. Une autre formulation du projet initial reviendrait en somme à s'interroger plus prosaïquement quant à ce que chasser veut dire réellement, pour des cynégètes revendiquant l'authenticité de leur quête, alors qu'en mettant au contraire tout en œuvre afin de promouvoir une « gestion » parfois particulièrement technocratique de la faune sauvage, c'est l'administration du territoire qui transparaît. Dans quelle mesure s'éloignent-ils de la vision de vestige de la prédation vivrière pour se situer dans la concrétude de leurs existences socio-économiques ? Mais l'originalité de cette liaison entre l'être et le faire tient ici dans le localisme qui préside à la mise en exergue de la chasse comme le totem d'une ruralité fantasmée, désormais en passe de se fondre dans des aires métropolitaines tentaculaires.

La méthode, les méthodes

- 6 Avec le recul, il semble que s'il a été possible de s'éloigner de la pente la plus communément admise sur le sens de la chasse, c'est via la démarche adoptée qu'on pourrait l'expliquer. Le choix qui a prévalu tenait en effet à adopter dans un premier temps la posture du « traque », ce porteur de bâton qui, comme son nom picard l'indique, « traque » le gibier et le rabat vers les tireurs ; moyen favorable à l'introduction dans le milieu sans générer le soupçon d'objection tacite. Car s'il est exact que la « communauté » se présente extérieurement comme très fermée, c'est d'abord en raison du syndrome obsidional qui la travaille ; se vivant à la manière d'une confrérie d'hommes de sang incompris de leurs contemporains, leur perception des « intrus » aboutit nécessairement à une dichotomie manichéenne faite d'alliés et d'adversaires. En revanche, la participation à l'action de chasse sans jugement de valeur concourt à

relativiser cette fermeture, de même que l'unité affichée par le monde de la chasse, et fournit un crédit sans comparaison aux dissensions exprimées entre sous-groupes de pratiquants. Une méthode d'approche qui sert également de révélateur quant à l'appréhension que représente parfois ce terrain chez nombre d'universitaires, puisque la question redondante revenait à s'étonner de la facilité avec laquelle il était finalement possible de participer à cet indicible.

- 7 Le second avantage que fournit une telle ethnographie de la marche, sur la longue période, à travers plusieurs régions (dont Picardie, Pyrénées, Normandie) et dans différents modes de chasse, c'est de formuler des hypothèses par induction, sans que le « cadre théorique » ne s'impose sur ce qu'il serait bon de regarder *a priori*. Le résultat en est troublant jusqu'à se rapprocher du doute cartésien, tant l'amoncellement des informations rend délicat le fait de retenir une ligne directrice au milieu d'éléments apparemment si contradictoires. Pourtant, c'est ce temps passé dans les ronciers et les pavillons de chasse qui a permis de saisir par la suite le sens des données chiffrées et des plans factoriels. Les déductions ne sont effectivement venues que dans la période suivante, pendant laquelle de lourdes enquêtes ont permis d'investir différentes directions. On peut distinguer à ce niveau trois sources principales. La première et la plus massive sur le plan quantitatif (5 240 réponses exploitables) tient dans une enquête par questionnaires auprès de l'ensemble des 28 000 chasseurs de la Somme, interrogés quant à leurs systèmes de représentations, en regard de leurs identités sociales et de leurs pratiques de chasse. Associées à plusieurs biographies exemplaires, les trajectoires sociologiques sont à même de fournir des typologies qui dénaturalisent l'attrance en faveur de la mise à mort ou le « goût » pour telle ou telle manière d'exercer, et ce toujours en lien avec des configurations territoriales.
- 8 Ensuite, deux longues études sur les sites Natura 2000 de la côte picarde, hauts lieux de la « fièvre cynégétique » et fiefs politiques nationaux du mouvement Chasse, pêche, nature et traditions (CPNT), complétées par des recherches comparatives sur deux sites de la basse vallée du fleuve Somme, et une troisième le long de l'Authie en limite du Pas-de-Calais, ont rendu possible la constitution de bases de données à propos de ce saint des saints, « Mecque » des chasseurs de gibier d'eau, « Corse du Nord » des sauvaginaires. Au total, plusieurs dizaines d'entretiens approfondis, des dizaines de journées d'observation *in situ* et près de 800 questionnaires de plus de 90 variables fournissent une occasion privilégiée de saisir l'impact symbolique que porte en elle toute politique territoriale, encore plus si elle émane du niveau européen, là où l'espace reste la dernière valeur prétendument intangible devant un univers qui paraît mouvant, instable pour les « relégués » d'ici. Comme le formula habilement un fin connaisseur de la vie politique sur le littoral picard : « au moins notre Baie de Somme, on ne la délocalisera pas ».
- 9 Enfin et en parallèle, des études ponctuelles ont permis de contextualiser certaines formes de chasse dans leurs environnements socio-spatiaux. Ainsi, des recherches menées sur des sujets aussi variés que les résistances ruralistes à un projet de ville nouvelle dans la campagne picarde, ou encore les oppositions à l'implantation de la troisième plate-forme aéroportuaire du grand bassin parisien, apportent des compléments qui resituent le cynégétique dans un cadre sociogéographique plus large.
- 10 On ne sera logiquement pas surpris de retrouver, sous l'angle disciplinaire, une approche à la fois socio-anthropologique et historique, combinée à la géographie électorale du vote en faveur du « parti des chasseurs », pluralité dont la composition du jury de cette thèse se fait l'écho. Il ne nous a pas semblé pertinent d'en rester à la sociologie des pratiquants,

tant les luttes cynégétiques obligent à notre sens à embrasser différentes dimensions, qui, réunies, soulèvent la problématique identitaire.

L'identité au bout de la digue

- 11 Quant à l'organisation du texte, les deux premières parties visent à restituer ce sens global de plusieurs années de prospections tournant autour d'un thème central : les spatialités d'hier et d'aujourd'hui, généralement dans les espaces dits ruraux et en particulier avec la chasse bien entendu, mais seulement dans la mesure où cette mise en jambe est apparue comme la plus révélatrice de ces questionnements identitaires qui tiraillent les territoires désormais en marge de l'urbanité généralisée. C'est la raison pour laquelle, de l'étude du monde associatif, jusqu'aux quartiers populaires urbains, avec parfois des pratiques de défense territoriale étonnement ressemblantes à ce qu'il est donné d'observer dans l'univers des propriétaires microparcellaires « géophages », plusieurs sources ont été mobilisées, rompant avec les « règles de la méthode ». Mais par ailleurs, la forme prise par le travail ne se comprendrait pas sans une position personnelle atypique, « imbibée » de cette culture du lieu. En cela, le regard porté sur les détenteurs de minuscules lambeaux de terrains, qui semblent vouer un culte païen à leur emprise spatiale, nous a grandement aidé à accéder au système de pensée des « ratindeux », ces « petits chasseurs », comme ils s'appellent eux-mêmes, à l'affût de la faune populeuse qui s'échappe des grands domaines. Rivalités sociales au final, qui ne sont jamais très éloignées, on le voit, des confrontations de surface et pour la surface.
- 12 Il ressort de cette première étape que, par delà les problématiques de la chasse et l'histoire de son encadrement socio-juridique, les « néochtones » (issus des nouvelles formes d'autochtonie) investissent une pratique hautement symbolique. À sa manière, leur démarche emboîte le pas aux modes de socialisation de l'espace, qui, en fondant un être au monde, permettent la revendication du lien territorial comme mode de légitimité, dans des territorialités rurales cependant en crise, dont les formes de sociabilité s'effritent jusqu'à l'affrontement avec une altérité tant réelle que fantasmée. Mais en concomitance avec cette acception du rapport entre espaces et sociétés, la communauté villageoise « civilisant les broussailles », imprimant en quelque sorte sa marque au terroir, nous avons voulu également connaître l'autre versant, qui rend à la territorialité sa puissance de socialisation, par la matrice des signes qu'elle offre à ses usagers. Du fait de cette approche socio-territoriale, se perçoit le rôle que s'est donnée la quête giboyeuse, se réclamant davantage désormais de la quintessence d'un jeu à l'espace du finage, et ce alors qu'elle fut l'intruse : le cheval de Troie des loisirs bourgeois, pour une « campagne inventée » à destination des nouveaux esthètes du sport désintéressé. Néanmoins, les oppositions entre l'ordre de l'utilitaire et celui d'une symbolique qui en serait le complémentaire, méritent d'être discutées.
- 13 Après ces premiers regards parfois très microsociologiques, voire la plupart du temps ethnographiques, la troisième étape s'est donnée pour objectif d'élargir l'angle, afin de décrire statistiquement parlant ces chasseurs de la Somme, département qui se présente comme et qui se voit désigner comme le « pays des chasseurs ». Cette assise quantitative nous a offert l'occasion de mesurer la concrétude de ces relations aux territoires locaux, en contrecarrant les risques d'une absence de représentativité de terrains nombreux, mais rendus accessibles au travers du réseau relationnel.

- 14 Avec les quatrième et cinquième parties, il s'agit de réaliser un *zoom* sur cette partie du territoire départemental, ce haut lieu cynégétique qui à lui tout seul résume l'engagement le plus extrême pour la pratique : le littoral picard, dont les célèbres baies de Somme et d'Authie. Ici, on entre dans « la patrie des sauvaginaires », dont on dit chez les plus proches de Jean Saint-Josse : « Nous avons compris ce que c'était que d'être vraiment chasseur quand nous sommes allés là-bas ». Cette focalisation sur les hommes de l'ouest côtier a ouvert un chantier au cœur du questionnement, puisque ce qui reste le plus vaste site Natura 2000 de la France septentrionale est avant tout un laboratoire de biodiversité, qui tire son existence de séquences historiques centenaires, mais qui paradoxalement ont produit des paysages « sauvages » largement tributaires de logiques très anthropiques. La relation exacerbée qu'on y relève de la part des populations à l'égard des espaces dits « naturels », explique que toute intervention extérieure y soit plus sujette qu'ailleurs à une levée de fourches. Natura 2000 a de ce fait cristallisé toutes les oppositions à la politique européenne de protection de la nature, alors que ce dispositif d'administration des biotopes rares était qualifié de « vampirisme territorial » par CPNT. Sur le terrain, pendant que la grippe aviaire défraie la chronique nationale, c'est « la grippe pavillonnaire » qui focalise les antagonismes, bien au-delà de celle atteignant les anatidés. Une façon d'exprimer, par la métaphore pathologique, un phénomène de développement résidentiel, mais plus encore touristique, qui en dit long sur le sentiment de déclassement affectant une part substantielle des résidents permanents, dont les plus modestes ont fait de la chasse le dernier domaine sur lequel ils estiment avoir une emprise. À tel point que le mythe transclassiste du village familial réuni autour de son clocher a trouvé un écho dans la pratique cynégétique, amenant ouvriers du Vimeu et notables du Ponthieu à se fondre pour un temps dans le même combat autour des libertés d'usage du territoire.
- 15 Enfin, la partie conclusive cherche à établir une circulation entre le niveau local et le plan national, en étudiant les « fiefs » électoraux du mouvement CPNT. Si les chasseurs ont une prédilection développée à territorialiser leur pratique, ils reproduisent cette attitude dans les urnes. Mais ce ne sont pas n'importe quels territoires plutôt ruraux qui ont tendance à s'affirmer comme « la France des différences », ou « la campagne des campagnes » ; mais ceux où la chasse est devenue le symbole d'une identité en quête de devenir. Les « traditions » sonnent alors comme des repères présumés stables dans une Europe quartier du monde. Le mouvement CPNT ne s'y trompe pas en revendiquant le réengagement de l'État et le « progrès social au pays », surtout là où l'environnement géographique est construit à partir d'une « spécificité » identifiant le lieu en regard de son voisinage, pouvant se prévaloir de « différences » significatives vis-à-vis des usages allogènes de la « nature ». Pourtant, en arrière-plan de cette configuration du conflit, c'est avant tout de relégation sociale dont il est question, dans un contexte de crise profonde pour la conscience de classe.
- 16 En un mot, si au terme de ce travail la formule proposée un temps (l'homme est un lieu pour l'homme) nous apparaît excessive, force est néanmoins de constater la prégnance des liens à la territorialité hyper-localisée, en complément presque logique de la mondialisation. En chassant, la majeure partie des pratiquants semble à la recherche d'un temps perdu. C'est en ce sens que l'étude de la pratique cynégétique intéresse les sciences sociales pour comprendre les transformations de la société française, *via* les relations entretenues à la nature. Parce que la chasse constitue une forme de fait social total, sa compréhension détient une capacité heuristique.